
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 30

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

13 septembre 1999

Fragile Giselle

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Lundi 13 septembre 1999

Le Devoir • p. B8 • 439 mots

Fragile Giselle

Ce qui aurait dû être bouleversant est resté ici plutôt terne

Martin, Andrée

Giselle *Chorégraphie: Ib Andersen, d'après Jean Corrali et Jules Perrot. Interprétation: Les Grands Ballets canadiens. Musique: Adolphe Adam. Décors et costumes: John Dinning. Éclairages: John Munro. Au Théâtre Denise-Pelletier, jusqu'au 15 septembre à 20h, le 22 septembre au Grand théâtre de Québec et les 17 et 18 novembre au Centre national des arts d'Ottawa.*

On ne compte plus les succès obtenus par Giselle dans le monde entier. De Saint-Petersbourg à Paris, en passant par New York, Londres et San Francisco, des milliers de spectateurs ont été transportés par le destin tragique de Giselle. Sur un livret de Théophile Gautier et Henri Vernoy de Saint-Georges - inspiré d'un poème d'Heinrich Heine -, ce chef-d'oeuvre par excellence du ballet romantique raconte l'histoire de la jeune Giselle, morte de chagrin après avoir appris que son amour, le comte Albrecht, est déjà fiancé à Bathilde.

Si ce symbole du romantisme a fait couler larmes et encre depuis sa création à l'Opéra de Paris le 28 juin 1841, on ne peut pas en dire autant de la production présentée par les Grands Ballets canadiens ces jours-ci. Le manque de justesse technique et d'âme dans l'ensemble du ballet constituent des failles importantes devant lesquelles il est difficile de demeurer aveugle. Là où

on s'attendait à un mélange de magie et de grandeur dramatique, on ne trouve qu'une suite de scènes et de variations chorégraphiques sans vie ni grandes nuances.

Le panache habituellement associé à *Giselle*, avec sa multitude d'images célèbres, du tutu blanc au cimetière mystérieux, était tout simplement absent de la production montréalaise. À un premier acte anecdotique et sans racine dramatique, a succédé un acte blanc très peu digne du ballet lui-même. Dans cette oeuvre qui, à part quelques figures géométriques esthétiquement fortes créées par le déploiement gestuel de dizaines de ballerines au second acte, s'appuie presque entièrement sur la modulation des caractères psychologiques et dramatiques, il aurait fallu beaucoup plus d'investissement personnel, de finesse et de profondeur d'interprétation de la part des danseurs. Ce qui aurait dû être bouleversant est resté ici plutôt terne. Et pourtant. Presque tous les éléments étaient présents pour faire de ce ballet un moment inoubliable: l'étrange clair de lune, le va-et-vient sur scène, les alignements de ballerines en longs tutus blancs, le jeu constant des symétries, et surtout une Giselle troublante, sublime Evelyn Hart.

Artiste invitée par les GBC le temps de trois représentations, Evelyn Hart sauve cette production de l'échec. Avec une

© 1999 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certifié émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19990913-LE-067

interprétation de Giselle digne des plus grandes ballerines, elle apporte un supplément de délicatesse, de subtilité et, au risque de tomber dans le cliché, de grâce, qui fait toute la différence. Son abandon au rôle, son sens du théâtre et du drame, son naturel étonnant, son incroyable fluidité, et sa maîtrise des moindres détails techniques comme de la personnalité ambiguë de Giselle, demeurent un exemple pour le reste de la compagnie, loin d'être issue du même champ de compétence. En effet, le décalage entre la présence remarquable de Hart et la faiblesse manifeste du reste des danseurs demeurerait malheureusement évident, voire dérangeant.

Dans cette absence de vision et de qualités véritables, on accusera en premier lieu le trop peu de temps accordé aux danseurs pour apprendre et maîtriser chacun des rôles. Mais encore, la nature même des GBC dont l'adhésion à la grande tradition classique - telle que vécue dans des compagnies comme le Kirov ou l'Opéra de Paris - n'a jamais constitué une force, beaucoup plus à leur place et à l'aise qu'ils sont dans les oeuvres contemporaines. À quand une réelle et audacieuse orientation artistique pour cette compagnie montréalaise.